

# Chroniques du Champ des Teurlées

## Vingt-neuvième partie (Juillet) *C'est l'été.*

Lorsque je descends en voiture la longue allée bordée d'arbres qui mène au château du village voisin, les geais, les merles et les mésanges s'envolent des bas-côtés comme des gerbes d'eau multicolores projetées par mes roues à la traversée d'une flaque.

Le couple de milans qui niche au-dessus du pays, vers la nationale, a eu des jeunes. J'ai compté cinq ou six oiseaux à la queue en "V" planant au-dessus des champs.

Les Gauthier, qui avaient acheté un beau chien beauceron, ont failli le perdre. Une botte de trois-cent kilos est tombée sur lui du haut d'une pile, soit une dizaine de mètres. Il avait une patte en morceaux et une fracture du crâne. Ils l'ont emmené à la clinique pour animaux de Maison-Alfort et il s'en est sorti par miracle. Maintenant il marche avec la tête de côté. Je me suis dit qu'ils devaient beaucoup aimer ce chien pour le faire soigner ainsi. Tu parles ! c'est l'assurance qui a payé et cela leur a permis de faire une virée à Paris.

J'ai retrouvé avec plaisir le merle à la tête blanche. L'oiseau est facilement reconnaissable car une partie de sa tête est albinos. Il vit autour de la maison depuis trois ans déjà. J'ai la faiblesse de penser qu'il s'agit du merle que j'ai failli estourbir avec la tondeuse le premier été et que nous avons nourri de lait et de mie de pain durant

quelques jours avant qu'il ne disparaisse.

Thierry Pillet s'est fabriqué un magnifique portail en acacia. Quand je lui ai demandé si l'acacia coûtait cher et dans quel magasin il l'avait trouvé, il m'a répondu, étonné, qu'il avait abattu un de ses arbres. J'ai regardé le portail, j'ai regardé les grands acacias au fond du pré. Habitué aux armoires en kit, j'en étais venu à oublier que le bois vient de l'arbre !

La sittelle torchepot n'a pas reparu. Cette impertinente acrobate avait copieusement utilisé notre mangeoire l'été dernier. Par contre, j'ai pu confirmer la présence de la pie-grièche écorcheur. Une espèce de plus dans notre paysage déjà fort riche.

Le fils Gauthier m'a dit que les vaches se vendent au même prix qu'en 1975, même si on ne tient pas compte de l'inflation. C'est la faute à la politique agricole de Bruxelles. Peut-on imaginer que Bruxelles ne fut, à une époque, rien de plus que le nom d'un chou ? Une chouette effraie a niché dans la grange. J'ai pu l'identifier grâce aux pelotes de réjection qui jonchaient le sol.

Dans le grenier que nous venons d'aménager, il fait une chaleur étouffante. Même quand on ouvre les "vélusques", comme dit ma fille.

Les passages orageux se succèdent. Une journée de chaleur lourde qui trempe les chemises. La foudre qui réveille en sursaut au milieu de la nuit. Un jour de pluie morne. Enfin un jour de gris avant le retour du

beau temps. Puis de nouveaux orages. "Vacances". Quelle drôle de mot. On dit d'un emploi qu'il est "vacant", ce qui veut dire "vide". Mais où est le vide dans le temps du Champ des Teurlées ? Le temps est plein du bruit des insectes, du vent dans le chêne, des cris des enfants, de l'odeur des confitures. Il n'est pas de temps plus rempli que celui-là.

## Trentième partie *Nuit, orages et maléfices* (Août)

Je ramène chez elle une jeune fille qui a gardé les enfants pendant que nous allions au restaurant.

Au-dessus de la voiture, le ciel est piqueté d'étoiles. Au loin, à gauche et à droite, des éclairs pourpres illuminent silencieusement les nuages.

- Ce n'est pas bon, des orages sans tonnerre, dit-elle.

- Pourquoi n'est-ce pas bon ?

- Je ne sais pas. Il faut que ça craque et qu'il y ait de la pluie. Sinon ce sont des orages mauvais. C'est ce qu'on dit dans le Morvan.

Nous roulons en silence. Je sens des images obscures remonter du fond des âges. Des proverbes dont le sens est perdu. Un savoir vieux, très vieux, lourd des peurs qu'engendre la nuit. Ainsi, le soir, quand l'orage a coupé l'électricité, nous allumons les bougies et, entre les poutres du plafond,

viennent danser des ombres indistinctes, effrayantes et silencieuses.

Au loin, les nuages prennent fugitivement la teinte du soufre en fusion.

### Trente et unième partie

Un cousin polonais m'a dit « Ce qui me manque le plus en France, ce sont les conifères ». J'ai dit plus haut ce que je pensais de ces arbres et je ne retire rien à ma diatribe. Bornons seulement sa portée au Morvan. Il est vrai que les hautes futaies de la plaine polonaise, exemptes de sous-bois, ont leur charme. Entre les troncs sombres, dressés d'une volée vers leur cime, les rayons du soleil glissent en colonnes lumineuses et viennent illuminer l'herbe d'un vert tendre. Dans ces forêts, comme dans des cathédrales bruissantes du chant des oiseaux, le regard porte loin, dans l'air où dansent les insectes.

Rien de tel dans les forêts du Morvan. Arbres épais, sous-bois denses, rares tâches de lumière sur la mousse humide du sol. Au-delà du fossé bordant la route, c'est un autre monde qui commence. L'homme n'y est plus chez lui. Il n'y est même pas le bienvenu. Les jambes sont ligotées par les ronces, les branches fouettent la poitrine, le pied s'enfonce dans les trous d'eau dérobés au regard. Pour être toléré dans la forêt Morvandelle, l'homme doit laisser sur la route son orgueil. Il doit se faire souris entre les racines, biche dans les fougères, geai dans son nid. Il doit être à l'affût de la branche qui craque, du battement d'ailes dans les feuillages, du froissement dans les feuilles mortes. L'homme ne doit plus penser. Il doit être regard, ouïe, odorat. Il doit laisser la forêt le pénétrer de toute part.

C'est difficile. Et même s'il y arrive, il sera toujours un étranger d'au-delà du fossé. La forêt pourra lui faire un clin d'œil. Un écureuil viendra l'observer de son petit œil noir. Un papillon se posera sur sa main. Peut-être un sanglier suivi de ses marçassins passera-t-il non loin de lui. Mais il ne faudra pas abuser de la forêt. La magie ne dure pas toujours, et il faudra retourner sur la route, avec au cœur la nostalgie d'un monde étrange et magnifique.

### Trente deuxième partie

#### *Ce que c'est de vieillir*

(Août)

Mme Perreau est de moins en moins drue. Elle marche difficilement. De loin, elle ne reconnaît plus personne. Elle a de plus en plus de mal à faire sa toilette de fond, une fois par semaine. Il y a quelque temps, elle a voulu remonter son bas avec le crochet de la cuisinière ; « Pensez donc, j'peux pu



m'baïser ». Le bas s'est déchiré et le crochet lui a blessé la jambe. Elle voudrait partir pour tout de bon au bourg, c'est-à-dire au cimetière.

Mais elle parle toujours autant. Je m'assoie à sa table, et elle me raconte ses histoires. Pour la plupart, je les connais déjà.

« Mon chauffage, on en a pas été content au début. Il consommait tellement d'électricité qu'il a suffoqué le disjoncteur ».

« J'ai eu deux chances dans ma vie, c'est d'avoir eu de bons enfants, travailleurs et pas débauchés, et qu'on ne les a pas tués là-bas, en Algérie. Et ils ont eu des bons métiers ».

« Mon mari, il avait de belles dents. On

aurait cru qu'elles lui avaient été posées à la main. Mais il a eu une infection et il a fallu toutes lui arracher. Avant qu'il lui arrive malheur, il avait posé son dentier sur le poêle. Mon mari, il s'était fait construire un caveau. Comme il était de l'assistance, il n'avait jamais eu de maison. Alors il voulait un caveau ».

Je l'écoute, je pose des questions dont je connais déjà les réponses. Elle aime bien parler et j'aime bien lui faire plaisir. Et le temps passe. « Vous prendrez bien un pied de salade et des haricots. J'en ai trop et, comme je dis toujours, vaut mieux donner que laisser perdre ».

Je me retrouve avec deux grosses salades et un tas de haricots.

« Vous êtes venus sans panier ? Allez donc chercher un sac en plastique dans la grange ». Elle verse les haricots dans le sac. « Gardez le sac en plastique, vous pourrez me le rendre plus tard, quand vous n'en aurez plus besoin ».

Il est temps de partir. « Bonjour à votre femme ». Je pousse le portail en fer « Et vous repartez quand déjà ? ».

De la route, je lui dis au revoir. « N'oubliez pas le boucher jeudi ». J'ai passé le coin de la maison qu'elle me parle encore.

### Trente troisième partie

#### *où l'auteur rend hommage à un grand homme*

Quand on loue un homme illustre, je pense toujours que d'autres mériteraient tout autant ces louanges, qui ont eu comme seul défaut d'être inconnus du fait de leur pauvreté, ou de leur naissance. Mais que cela ne m'empêche pas de citer celui-ci, que j'admire dans ses qualités et ses défauts. Il s'agit de Vauban.

Je ne me serais jamais intéressé à lui s'il n'était né non loin de chez nous, à Saint-Léger.

Vauban était un ingénieur, et par sa vie, il a apporté plus d'un titre de noblesse à cette fonction. De l'ingénieur, il avait d'abord l'intérêt et la curiosité pour toute chose. C'était le contraire d'un expert étroit. Il a laissé des traités d'agriculture, d'économie, d'architecture militaire et civile. L'étanchéité d'une citerne et le sort des protestants l'intéressaient tout autant.

De l'ingénieur, il avait aussi l'aveugle-

ment. Il pensait qu'un raisonnement logique, clairement exposé, ne pouvait qu'emporter l'adhésion de son interlocuteur. L'enrobage diplomatique d'une idée lui semblait chose futile. Les manœuvres tortueuses de la cour, les mondanités, la flatterie, étaient pire qu'indignes : inutiles. Cet aveuglement, appliqué en politique, lui valut une disgrâce qui ne fut pas pour peu dans sa mort.

Vauban fut le premier à chercher la préservation du soldat au combat. Probablement plus par souci d'efficacité que par humanité, mais qu'importe. Le résultat fut là.

Et puis, il y a le style. Souvent, en lisant des notes de service, je pense aux lettres de Vauban. On savait écrire à l'époque, et c'est un plaisir de découvrir ces traités dont les intitulés ont une longueur inusitée de nos jours : « Projet de paix assez raisonnable pour que les intéressés à la guerre présentes

en dussent être contents ».

« La cochonnerie ou calcul estimatif pour connaître jusqu'où peut aller la production d'une truie, pendant des années de temps ».

Parti de peu, monté aux plus hauts sommets de l'état, Vauban mérite d'être lu, plus que beaucoup de ses contemporains, dans ce siècle de Louis XIV pour lequel j'ai si peu d'estime.

### Trente quatrième partie *en forme de "Merci"*

Ceux qui ont travaillé avec nous dans cette maison savent-ils à quel point nous leurs sommes reconnaissants ? Comment le leur dire sans sombrer dans la mièvrerie ?

Des visages se bousculent dans mon souvenir. Rabotant une planche, posant du carrelage, dénoyant des cerises, plantant des fleurs, fauchant, maniant plâtre, tournevis, marteau, perceuse, ciment...

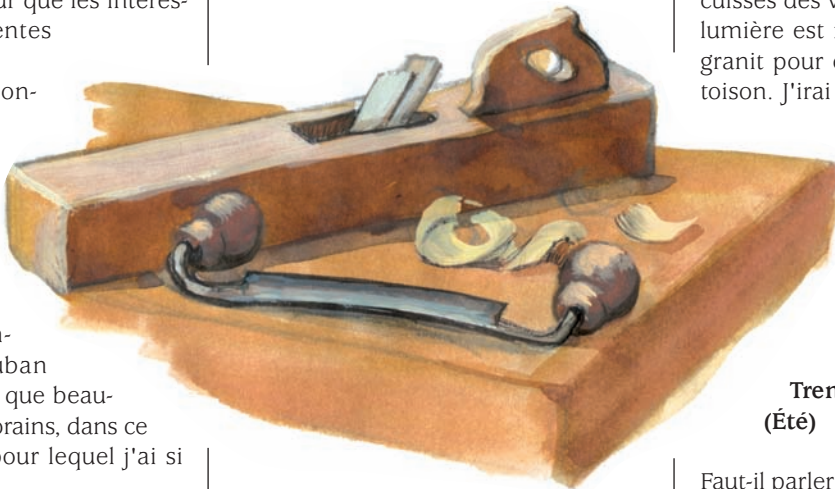
Et d'autres visages, parfois les mêmes, qui assurent des tâches dont on ne voit l'importance que quand elles ne se font pas : la cuisine, la lessive, le ménage... Ces travaux que toute la poésie ne pourront rendre glorieux, mais sans lesquelles le Champ des Teurlées serait un champ de ruines malodorantes.

Savent-ils que leurs efforts, mêlés à la pierre, à la terre de ce lieu, a fait de cette maison reçue en héritage, pour une part,

la leur ? Qu'elle est l'incarnation de notre amitié, comme des enfants sont l'incarnation d'un amour ?

Nous avons fêté il y a quelques semaines nos dix ans de mariage. Soixante-dix personnes étaient réunies au Champ des Teurlées. Certaines ont écrit sur le livre d'or que cette maison avait quelque chose de magique. Comme un lieu échappé d'un souvenir d'enfance. Cette magie accueillante, mon épouse, mes enfants et moi-même n'aurions pu, à nous seuls, la construire. Elle est le fruit de beaucoup d'amitié, de rires, d'efforts et de bonheurs.

### Trente cinquième partie *où cognent les marteaux et crissent les scies*



J'ai découvert, à Troyes, un musée magique. Il s'agit du musée de l'outil. J'y ai retrouvé des objets que j'utilise au Champ des Teurlées mais dont les noms m'étaient inconnus. J'ai découvert des mots nouveaux, qui roulent dans la bouche comme un vin vieux ; "varlope", "avoyer", "rebattre", "plane", "paroir". J'ai senti la beauté de ces formes de bois et de fer, usées par l'âge et le travail. J'ai su leur importance, aussi grande que celle de l'objet fabriqué.

J'ai hérité des outils de mon arrière-grand-père. Il s'appelait Amédée. Il était maçon. J'aime utiliser ces outils que l'âge a rendus si lourds de mémoire. De là où il est, Amédée rigole-t-il en me regardant manier la truie ? Ou s'emporte-t-il devant ma gaucherie, ce ciment qui dégouline par terre, ces carreaux pas très ajustés, ce plâtre trop liquide ?

Amédée n'était pas célèbre. Il ne s'appelait pas Vauban. C'était un honnête homme, tout simplement. Est-il plus beau compliment dans ce monde où il est si dur de rester debout ?

### Trente sixième partie *(Juillet)*

Je roule sur l'autoroute du sud entre les sorties "Nitry" et "Avallon". Comme chaque vendredi soir des vacances, je suis parti directement de mon travail pour rejoindre le Champ des Teurlées. À ma droite, les paysages de l'Auxerrois laissent la place à ceux de l'Avallonnais. Les collines, comme des seins paisibles dont le soleil couchant caresse la blondeur, reposent sous le ciel rose et blanc. Avec leurs petits villages pelotonnés autour de l'église, elles ont le calme rassurant d'une jeune fille endormie. Dans les vallées, au creux de ces aisselles déjà noyées d'ombre, des boqueteaux se nichent, encore chauds et odorants de la lumière d'été.

Bientôt je quitterai ces paysages rassurants pour me glisser dans les frais entre-cuisses des vallées du Morvan. Là où la lumière est rare, où les collines ont le granit pour chair, et les fougères pour toison. J'irai par des lieux plus secrets,

où l'homme n'est qu'invité. Dans le cœur mystérieux et sauvage de cette Bourgogne que j'aime et à laquelle j'ai confié mon repos et mes songeries.

### Trente septième partie *(Été)*

Faut-il parler de l'hôpital d'Avallon dans ces chroniques ? J'ai dû y aller plusieurs fois durant cet été et il a, je le pense, sa place ici.

Il y a sa place pour la gentillesse de ceux qui y travaillent. Leur sourire, leur douceur, leur accent me fait oublier parfois la propreté de ce carrelage, ces bruits de chariots à roulette, cette odeur... Toutes choses qui, au fil des années, se sont alourdies de souvenirs qui me reviennent les soirs d'insomnie.

Il y a cette dame de la chambre voisine, dont le mari dit à l'infirmière « Il est temps qu'elle revienne. Il y a une de ces piles de vaisselle à la ferme ! De toute façon, avec les garçons, depuis qu'elle est partie, on ne mange que des sandwiches ».

Je regarde par la fenêtre le ballet des hirondelles de cheminée. Par les orifices des nids, on devine les petites têtes des jeunes affamés.

Et puis, il y a le reste du monde. Ce qui n'est ni du Morvan, ni de la Bourgogne ; l'autoroute qui passe non loin d'ici.

La dame a perdu le contrôle de sa voiture et est allée percuter le rail de métal.

Sa fille est morte. Quand des gens l'appellent au téléphone, à travers le mur on l'entend qui sanglote. Les gendarmes sont venus. Des gars très gentils, à la voix douce. Quand les infirmières sortent de sa chambre, et qu'on regarde leur visage, on a le cœur qui se serre.

### Trente huitième partie

## *franchement ferroviaire*

J'aime la gare d'Avallon. Elle a le charme des vieilles choses dont l'heure de gloire est passée. Dans le soir, on attend sur le quai, en regardant planer les hirondelles. Dans le ciel des lambeaux de nuages blancs s'étirent langoureusement avant de plonger dans le sommeil. Un mécanicien traverse les voies et va changer le panneau de métal un peu rouillé qui indique le prochain train. Les voyageurs discutent à voix basse afin de ne pas troubler le calme. Peu à peu, les couches d'air que rien ne vient brasser s'évalent paisiblement.

J'ai emmené à la gare des cousins. Que dis-je... Plus que des cousins. Des amis. Ils sont montés dans le train rouge et jaune. Ce train qui met si longtemps pour arriver à Paris. Il faut dire qu'il n'ignore aucun patelin, aucun hameau, aucun lieu-dit entre Avallon et Auxerre. C'est beau, une gare paisible, quand on y mène des amis dont on sait qu'ils vont revenir. C'est comme une parenthèse ouverte en attendant de nouveaux bonheurs.

Que faire ? Ils me faisaient signe de partir. Le train était encore en gare pour un moment. J'étais bien là. Alors, je suis resté, à regarder autour de moi et à leur faire des signes de la main.

À la porte du train, perché sur la première marche, se tenait un homme qu'une femme enlaçait en pleurant. Elle se foutait des gens, du train, de la gare, de l'univers. Il n'y avait que lui et il allait partir. L'homme, de temps en temps, jetait des regards gênés autour de lui. Il n'était pas moins amoureux qu'elle, mais il aurait aimé qu'elle soit un peu moins démonstrative.

Le chef de gare a sifflé longuement et a crié quelque chose à un copain dans le wagon de marchandise. La femme a serré son homme encore plus fort. J'ai fait un dernier signe de la main et je me suis dirigé vers la porte de la gare. Le chant du

moteur est devenu plus fort et plus aigu.

L'homme et la femme sont passés à côté de moi, hilares. Ils ont traversé les voies et se sont placés à côté du panneau un peu rouillé. Tout à leur douleur d'être déchirés l'un de l'autre, ils s'étaient trompés de train !

Au loin, on entendait encore faiblement le bruit de la locomotive. Peu à peu, les couches d'air reprenaient leur place. Le chef de gare rentra dans son bureau.

Le ciel avait pris des teintes violettes.

### Trente-neuvième partie (Août)

Cet été nous avons fait du carrelage. Cet été nous avons planté des cassisiers. Cet été, nous avons fauché...

Mais ce dont je suis le plus content, c'est de mes boîtes. J'ai réalisé deux boîtes pour protéger mes accordéons.

Le plus vieux des deux est un mélodéon fabriqué vers 1907 à Brive la Gaillarde dans les ateliers Dedenis. Je l'ai fait restaurer en Bretagne et j'ai pu en jouer lors de notre anniversaire de mariage. En le faisant sonner, j'ai éprouvé la même jouissance que lorsque j'utilise les outils de l'arrière grand-père Amédée. Pour ce mélodéon, ma femme a trouvé une boîte dans laquelle son grand-père rangeait ses affaires pendant la guerre. Le numéro de son régiment est encore calligraphié dessus à la peinture blanche. J'ai fixé un couvercle qu'il reste à décrocher.

L'autre accordéon est un Hohner d'une dizaine d'années, à deux rangées. Pour lui, j'ai entièrement fabriqué la boîte. J'avais pris comme parti de ne pas utiliser de clous, mais uniquement des chevilles consolidées par de la colle à bois. Le couvercle est à deux pans pour épouser la forme du clavier.

Pourquoi ces boîtes m'ont-elles donné plus de joie que le ciment et le carrelage ?

J'aime le bois, son travail, son odeur. Le ciment, c'est de la "bouilla-caca", comme dirait ma fille.

Ces boîtes, je les ai figiolées, j'en ai poncé les bords, limé les logements des gonds, ajusté les couvercles. Avec le carrelage, il faut faire rapide, massif et propre. Peu de figiologie, peu de petits détails qui font jolis.

Enfin, ces boîtes, je les ai faites seul, sur mon établi dans la grange. J'y ai pensé en m'endormant, sur la route en voitu-

re, en fumant ma pipe après le repas. Elles se sont doucement construites dans ma tête longtemps avant que je ne pose la main sur le manche de la scie.

Je comprends maintenant le sens des "chefs d'œuvre" que réalisent les compagnons du Tour de France.

### Quarantième partie

Nous avons une administration admirable. Elle a ouvert son portefeuille pour planter sur le bord des nationales de la région de hideux panneaux en plastique proclamant "L'art de vivre en Nièvre, c'est vital". Ces machins sont hauts de trois mètres, blanc et vert, tout brillants, probablement très chers, et certainement pas biodégradables. Quand au slogan, je ne sais même pas quoi en dire. Il n'y a rien à en dire. Le moindre pépiement d'oiseau a plus de sens et plus d'utilité.

Par contre, en matière de sécurité, notre administration chérie a un autre portefeuille. Il ne semble pas aussi ouvert, celui-là. Régulièrement des voitures passent à toute vitesse devant la maison. J'ai écrit une lettre au maire qui l'a transmis à ladite administration. La réponse de cette dernière mérite que l'on s'y arrête. La Direction Départementale de l'Équipement de la Nièvre, informe le maire qu'il ne peut placer de ralentisseur sans l'accord du Conseil Général, que celui-ci donnera son accord au vu de l'analyse des procès verbaux d'accidents qui se sont produits, et que si l'accord est donné, les frais d'implantation, soit 20.000 F, seront à la charge entière de la commune. Il faut donc quelques gamins écrasés pour espérer un frémissement de l'administration.

Face à ce colosse, la puce que je suis n'a d'autre possibilité que de déclarer forfait avant même le début du combat. Lâche démission dont je me console en posant une question perfide : le machin sur la nationale n'a-t-il pas coûté plus de 20.000 F ?

Les panneaux idiots sont accompagnés d'un machin en béton, pilier rectangulaire de trois mètres de haut. Dans un millier d'années, un archéologue trouvera peut-être l'une de ces choses. Quelle interprétation en donnera-t-il ? Menhir vaguement phallique associé à un rituel barbare ? Borne délimitant le territoire d'une tribu farouche ? Rampe de lancement pour une fusée miniature ? Sur le bord de la route, on ne peut manquer

cette merveille de la pensée humaine du XX<sup>ème</sup> siècle.

Une seule chose pourrait lui faire de l'ombre : l'ego de ceux qui ont décidé son érection.

## **Quarante et unième partie** ***où l'auteur s'autorise*** ***une escapade***

**(Août)**

Pendant une semaine j'ai quitté, amant infidèle, les collines du Morvan pour les montagnes de Provence. Pour découvrir cette terre, j'ai suivi les quelques règles qui ont fait mon profit autour du Champ des Teurlées.

Première règle: un pays s'apprend avec les pieds et les jambes. La marche et la bicyclette sont les plus sûrs moyens pour entrer dans les secrets d'une terre. Non que je méprise les guides touristiques, mais ces ouvrages doivent être une aide et non les béquilles de ces handicapés de l'emploi du temps qui pourrissent l'univers en général et la vie des autres en particulier.

Seconde règle: Il n'est de réelle découverte qu'à travers la sensibilité à toutes les composantes d'un pays. La musique d'un lieu contient une note mystérieuse et indicible qu'il faut savoir chercher. Un lien secret relie l'odeur de la menthe sauvage libérée par mes pas, la splendeur des couchants sur le Lubéron, le goût de l'olive dans mon assiette, la rugosité des murs de pierre et l'accent du voisin. Tous ces bruits, ces goûts, ces odeurs, forment un manteau d'arlequin dont chaque nuance nécessite le détour. Visiter les ruines du vieux monastère de Carluç ne me dispense pas d'admirer ce splendide papillon orange, ou de me rafraîchir à cette source fraîche. Mieux encore ; les ruines s'enrichissent de l'existence de ce papillon et de cette source.

Troisième règle: La solitude. Mais est-ce une règle ou une inclination personnelle ? C'est vrai, la beauté d'un lieu, la saveur d'un repas se trouvent décuplés par le partage avec ceux qu'on aime. Mais, il y a deux jours, lors d'une randonnée à vélo, je me suis retrouvé en haut d'une côte, essoufflé par une montée fort raide. J'ai mis pied à terre et me suis assis à l'ombre d'un de ces chênes bas et secs que l'on nomme rouvres, et qui poussent entre deux pierres. Le soleil était bas sur l'horizon. Les cigales s'étaient tues depuis un moment. Devant moi

s'étendait un champ. La terre ici est plus claire que celle de chez nous, et toute mêlée de pierres. Au loin, une ligne d'arbres. J'ai retenu ma respiration et j'ai retrouvé ce silence que j'aime comme on aime un vin de haute origine. Au Champ des Teurlées, même quand se sont tus les jeux et les discussions, on entend toujours le bruit du vent dans les arbres, les chants des oiseaux, un tracteur lointain. Ici, l'univers se taisait, et je me suis baigné avec délice dans ce silence, à l'aise dans ma véritable résidence secondaire: la solitude.

## **Quarantième-deuxième partie** ***où l'auteur revient de*** ***son escapade***

**(Août)**

Après le séjour en Provence, nous avons rejoint nos pâturages.

Je ne regretterai pas cette canicule méridienne où le ciel blanc et l'air en fusion vous poussent au fond de vos draps pour une sieste interminable.

Je ne regretterai pas ces orages durant lesquels l'air même devient liquide, et à la suite desquels on retrouve le tiers des chemins répandus sur les routes en contrebas.

Je ne regretterai pas les touristes qui, modernes envahisseurs, vivent "sur" le pays.

Mais il est des moments que je regretterai, et que le Morvan pourra difficilement m'offrir.

L'explosion d'odeurs après la pluie, qui vous enroule dans de fraîches écharpes à chaque pas renouvelées.

Dans une maison amie, la table ronde couverte d'une nappe provençale où attendent quatre tasses. C'est l'heure du café dans la bibliothèque. Derrière les volets clos on devine la lumière qui hurle et on est bien dans ce havre de fraîcheur.

Ces moments passés à écouter le vent dans les feuilles du chêne rouvre. Les grecs disaient y entendre l'avenir. J'y ai entendu le chant d'une paisible soirée d'été quand le soleil, enfin calmé, teinte d'or les pierres et noie d'une sombre couleur de figue les pentes du Lubéron.

## **Quarantième troisième partie** **(Samedi 22 octobre)**

Aujourd'hui, c'est le premier jour de l'automne. La nature a, à un jour près, un mois de retard avec le calendrier. Brutalement, un ciel bas a versé ses moutonnements gris sur la région parisienne. Un vent lourd de pluie s'est levé, balayant les feuilles mortes qui, comme des milliers de paupières, tombent sur le sommeil de la nature.

Dans le Morvan, le temps est le même, après des journées superbes. L'ami qui se trouve au Champ des Teurlées nous en a informé par téléphone.

En effet, pour la première fois, nous avons confié notre demeure à un ami qui y passe trois jours. C'est un événement important car il concrétise une idée qui nous tient à coeur. Cette maison et ce bout de terre du Morvan sont autant à nous qu'à ceux qui y ont travaillé, mangé, dormi, rigolé, dansé... Ce don qui nous a été fait par une aimante providence n'aurait pas de sens si nous ne le rétrocédions pas d'une façon ou d'une autre pour créer du bonheur.

## **Quarante quatrième partie** ***Qu'il faudrait lire en*** ***fermant les yeux***

**(Toussaint)**

Un ami aveugle est venu passer quelques jours au Champ des Teurlées avec sa famille. Je n'exagère pas en disant que c'est lui qui m'a fait visiter notre domaine. Non pas avec les yeux, mais avec les oreilles. Ensemble, nous avons enregistré sur son magnétophone le vent sous le chêne, les feuilles du noisetier qui s'entrechoquent, le feu, la sonnerie de la pendule, l'eau qui coule dans le fossé, le merlin fendant les bûches, l'accordéon et la vielle...

Il est des voisins de paliers que l'on ne cherche jamais à rencontrer. Faute de temps, ou d'occasion, ou d'envie. Il est des terres dont on n'imagine pas la beauté. Le Champ des Teurlées, c'est aussi un lieu de sons dont j'étais loin d'imaginer la richesse. Je commence à la découvrir, grâce à ce guide inattendu.

*à suivre...*